

I

L'AUTOMNE
D'UNE APICULTRICE

PENDANT LONGTEMPS, TRÈS LONGTEMPS – près de quarante ans –, je n'ai pas eu d'abeilles. J'ignore pour quelle raison. On devrait tous avoir deux ou trois ruches chez soi. C'est moins compliqué que d'avoir un chien ou un chat. Les abeilles sont nettement plus intéressantes que les gerbilles et on peut les installer n'importe où. Un célèbre éditeur new-yorkais en a mis sur la terrasse de son luxueux appartement, tout en haut d'un immeuble de l'Upper East Side, d'où elles s'en vont butiner gaiement les fleurs de Central Park.

Cela fait à présent quinze ans que j'éleve des abeilles, et ma vie n'en est que plus belle. Je dirige une ferme apicole dans les monts Ozarks, au sud du Missouri. J'ai trois cents ruches, divisées en groupes de dix ou de douze, dans ce que l'on nomme ici des *outyards*, autrement dit des ruchers extérieurs – des terrains loués à des agriculteurs en échange de quelques pots de miel par an, que je leur donne pour jouir du privilège d'y

déposer mes ruches. Si les agriculteurs et leurs familles aiment le miel, ils aiment encore davantage qu'il y ait des abeilles sur leurs exploitations. Le trèfle qui pousse dans leurs champs est plus abondant, parce qu'elles sont là pour le polliniser. Quant aux légumes de leurs potagers et aux fruits de leurs vergers, ils profitent eux aussi de la présence de ces insectes. Pourtant, mes meilleurs ruchers, les plus productifs, sont les plus proches des agglomérations, car les habitants des villes plantent des fleurs qu'ils arrosent, à l'instar de leurs pelouses parsemées de trèfles, et offrent ainsi aux abeilles une réserve continue de plantes sécrétant du nectar qu'elles transformeront en miel.

Il m'arrive, de temps à autre, de lire dans les magazines d'apiculture l'histoire d'un collègue dont les abeilles ont fait l'objet d'une plainte. Ce qui m'étonne toujours, puisque dans le coin tout le monde les aime. Mon entreprise apicole est un modeste sujet de fierté locale, qui suscite également intérêt et curiosité. Des personnes viennent me demander si elles peuvent visiter « l'usine à miel ». On me propose de prendre la parole à des réunions d'associations et en cours de sciences naturelles dans les lycées. Les abeilles elles-mêmes sont considérées avec bienveillance et jovialité.

J'habite une toute petite ville. Étant donné que tous les fermiers des alentours élèvent des porcs et des bovins, lorsqu'ils se retrouvent au café l'idée que l'on puisse gagner de quoi vivre grâce à des abeilles

leur fournit un sujet de conversation qui les change un peu des maladies du sabot et du prix du lard. Vaches et cochons sont de gros animaux, et les propriétaires gèrent leurs troupeaux au moyen d'étiquettes portant un numéro qu'ils fixent aux deux oreilles de leurs bêtes. Ces gars-là, ça les amuse de penser que quelqu'un gagne son pain à l'aide d'une bande d'insectes sauvages que l'on ne peut ni parquer dans un enclos ni marquer, qui volent de-ci de-là, échappant à toute autorité, mais qui sont utiles, occupés à polliniser les plantes et à produire du miel. Les éleveurs d'ici adorent raconter des blagues sur moi, je le sais bien.

Nelson est le bel esprit du coin. Comme tout conteur des Ozarks qui se respecte, il accumule les outrances sans même l'ombre d'un sourire. C'est lui qui, la mine impassible, fit courir le bruit aux quatre coins de la ville que, lorsqu'un essaim d'abeilles se forma sur ma boîte aux lettres et n'en bougea pas pendant plusieurs jours, c'était parce que je n'avais pas collé suffisamment de timbres sous leurs ailes. Il prétendit que, correctement affranchie, une abeille peut parcourir le totalité du territoire américain. « Pardi, si c'est à l'étranger qu'elles devaient aller, ça coûte un poil plus cher. C'est peut-être ça. Bizarre quand même que Sue, qu'est une femme intelligente, elle ne connaisse pas le tarif postal appliqué aux abeilles. »

Un jour, alors que j'étais attablée au café en sa compagnie et avec quelques gars des environs, d'un ton pince-sans-rire, Nelson lança :

« Dites donc, y a une de vos abeilles qu'était là à tracasser mon pêcher ce matin.

– Comment savez-vous que c'était une des miennes, Nelson ? » lui demandai-je, en le regardant droit dans les yeux.

Cette fois-ci, j'étais prête à contre-attaquer.

Ce qui prit Nelson au dépourvu.

« Ça alors, c'est donc pas toutes les vôtres ? À vous entendre les défendre comme ça aux réunions de la chambre de commerce, je croyais que toutes ces sata-nées abeilles vous appartenaient.

– Mais non, voyons. Il y en a des sauvages partout dans les arbres, et puis Henry a quelques ruches, et Billy aussi, en pleine ville. Je vais vous dire, Nelson, avant de faire toute une histoire à propos de mes abeilles qui tracassent votre pêcher, commencez donc par vous approcher de l'arbre et contrôler l'étiquette auriculaire de la coupable. À la naissance d'une jeune abeille, ma première tâche consiste à lui fixer une étiquette à l'oreille. Alors jetez-y un coup d'œil, donnez-moi son numéro et moi, je vous dirai si je me porte garante de cette abeille-là. »

La tête renversée en arrière, Nelson éclata de rire.

Notre échange fit le tour du café. C'était il y a quelques années de cela, mais il arrive encore que de temps à autre quelqu'un m'accoste en ville et lance :

« Hé, la Dame aux abeilles ! Aujourd'hui j'ai vu la numéro 357 sur une fleur de trèfle, dans ma pelouse. »

- Ah bon ? Et comment se porte-t-elle ?
- Bien. En fait, mieux que la dernière fois que je l’ai croisée et où je ne l’avais pas trouvée très en forme.
- Ça fait plaisir de savoir qu’elle a récupéré. »

La fin de la saison du miel marque le début de la suivante, et l’automne est un moment propice pour se mettre à l’apiculture. C’est l’époque où pas mal de personnes achètent deux ou trois ruches à un éleveur d’abeilles ayant pignon sur rue et les ramènent à leur domicile, car à cette période de l’année un professionnel est souvent prêt à en vendre quelques-unes à moindre prix, davantage qu’il ne le ferait au printemps. Il a déjà récolté son miel et, dans la mesure où pour une ruche passer l’hiver est toujours hasardeux, le risque, en l’occurrence, retombe sur l’acheteur.

Chez les abeilles, la fin de l’été est aussi le commencement d’un nouveau cycle. C’est le moment où elles se mettent en condition pour la saison froide et leurs préparatifs, associés à l’assistance qu’un apiculteur peut leur apporter, déterminent le succès de la saison à venir.

Dans toutes les zones du pays où le gel détruit les fleurs, les abeilles ont besoin de stocker du miel pour passer les mois de froidure pendant lesquels elles ne trouveront plus de nectar frais. Ici, dans les Ozarks, où les hivers sont rudes mais entrecoupés de journées plus douces offrant aux abeilles l’occasion de s’activer, il leur

faut 35 à 40 kilos de réserves de miel pour tenir jusqu'au printemps.

Dans certaines régions, ces réserves sont principalement constituées de verge d'or, à la floraison tardive, mais le plus souvent les abeilles des monts Ozarks la dédaignent, leur préférant l'*Aster ericoïdes* – ou aster d'automne –, une plante très répandue aux États-Unis. Elles raffolent des asters, en général ; je les ai vues les butiner avec autant de bonheur dans le New Hampshire, le Michigan, ou ici, chez moi, dans le Missouri. Ce sont des végétaux résistants mais à l'aspect délicat, couverts de petites fleurs aux pétales blancs disposés en rayon autour d'un cœur doré. Leur feuillage, fin et duveteux, rappelle la bruyère, c'est d'ailleurs le sens du nom d'espèce qu'on leur donne en latin – *erica*. Les asters d'automne poussent partout où ils trouvent à s'enraciner, peuplant les champs abandonnés et ourlant le bord des routes secondaires de leurs gracieuses corolles blanches. Ni la sécheresse ni les petites gelées ne les dérangent et ils continuent vaillamment à fleurir du mois d'août jusqu'à l'arrivée du premier gros coup de froid. Ils sont si communs que peu de gens les remarquent, excepté les abeilles et les apiculteurs pour qui ils comptent parmi les fleurs les plus gaies.

Je sais quand les abeilles ont commencé à butiner les asters parce que le nectar qu'elles récoltent exhale une odeur fétide et que je sens alors les ruches de loin. Ces émanations m'ont tellement frappée la première année

où j'ai eu des abeilles que j'ai cru mes ruches atteintes de la loque américaine, une maladie mortelle due à une bactérie. Je n'avais jamais vu de ruche atteinte de ce mal, mais j'avais lu qu'il était possible de le déceler grâce à ses effluves déplaisants. Maintenant que j'en sais davantage, la senteur du miel d'aster ne me semble pas désagréable ; c'est un parfum pénétrant, un signe que les abeilles passeront l'hiver sans encombre.

J'aime partir en tournée d'inspection de toutes mes ruches avant la mauvaise saison, ce que je fais quand le temps est encore assez doux pour me permettre de les ouvrir en cas de besoin. Mais, avant toute chose, j'enfile ma combinaison d'apicultrice. Ces amples vêtements de protection en coton blanc sont équipés de fermetures à glissière partout où il le faut pour empêcher les abeilles de s'introduire à l'intérieur. Ils sont très longs au niveau des jambes, ce qui permet de les rentrer dans des brodequins de travail. Un long zip, cousu autour des épaules, réunit la tenue au bas du voile, qui lui est fixé par un ruban élastique au fond d'un casque léger, genre casque tropical. Je m'équipe toujours ainsi lorsque je travaille dans mes ruchers. Il s'agit là d'un bon investissement pour tout apiculteur débutant. Les novices craignent souvent d'être piqués et, pour éviter ce désagrément, le mieux est de se détendre et de se déplacer avec confiance et décontraction parmi les abeilles. En leur présence rien ne peut vous rassurer davantage que d'être confortablement enveloppé dans une combinaison d'apiculteur.

J'emporte de quoi remplacer les éléments de ruches dont j'avais noté, à ma dernière visite, qu'ils étaient endommagés, et deux planches d'une soixantaine de centimètres à glisser en dessous au cas où certaines auraient pourri. L'humidité nuit aux abeilles. Disposer quelques planches sur le sol permet à l'air de circuler et les garde au sec. À l'arrière de mon pick-up, je charge aussi un haut bidon métallique de 20 litres dont j'ai découpé le sommet, j'y place l'enfumeur qui me sert à calmer les abeilles – et les outils nécessaires pour ouvrir les ruches, on ne sait jamais. J'ajoute un sac à fourrage bourré de ficelle agricole en guise de combustible pour l'enfumeur, quelques allumettes, le carnet de bord dans lequel je consigne les travaux apicoles, un crayon, mon voile et mon chapeau, des gants en cuir montants, mon déjeuner et un thermos d'eau glacée. Je suis prête à partir.

Le premier groupe de ruchers que je vais visiter cet automne se trouve à 50 kilomètres au sud, près de l'une des plus jolies villes que je connaisse – bien que « ville » soit peut-être un bien grand mot pour décrire l'épicerie, la station-service et les quelques maisons, chacune environnée de son potager impeccable, de ses fleurs et de ses grands arbres. L'agglomération est coincée entre deux exploitations de plus de quatre cents hectares.

À l'est, la première est si vaste que 8 kilomètres séparent les deux ruchers que j'y ai installés. C'est une exploitation bien gérée. Le bétail et les arbres y

prospèrent, et l'ensemble évoque une illustration tirée d'un manuel d'enseignement agricole. Pourtant, pour diverses raisons, les abeilles n'y sont pas particulièrement productives. Je vends des ruches au fur et à mesure que je réduis la taille de mon entreprise, pour ne plus en garder qu'une centaine, et celles-ci seront les prochaines dont je me séparerai.

Tout à fait à l'ouest, sur le second ranch, 7 ou 8 kilomètres plus loin, se trouve l'un de mes ruchers les plus rentables; j'y ai treize ruches cette année, et c'est par là que je commencerai. Je tourne à droite après l'épicerie, je prends une route gravillonnée qui traverse toute l'exploitation, puis je m'arrête pour ouvrir la barrière qui donne sur le chemin menant à mes abeilles. Je la franchis et je stoppe ensuite le pick-up pour descendre la refermer. La première règle de vie à la campagne, c'est de laisser les barrières telles qu'on les trouve: ouvertes si elles sont ouvertes, fermées si elles sont fermées. Il y a des vaches dans ce pré, aussi ai-je dû enclore mon rucher. La clôture est tout ce qu'il y a de plus simple: des piquets en bois que j'ai enfoncés non sans mal dans le sol caillouteux, soutenant trois rangs de fil de fer barbelé. Il est plus facile de retenir des vaches à l'extérieur d'un enclos qu'à l'intérieur, et cet obstacle suffit à préserver les ruches de ces animaux qui aiment à venir s'y frotter. En été, lorsque les abeilles sont actives, elles piquent les intruses et les font fuir, mais pendant l'hiver, le froid les rend léthargiques et elles ne sont pas en mesure

de se défendre ; les vaches sont capables de renverser les ruches, ou du moins d'en faire tomber le toit. Quand cela arrive, les abeilles meurent de froid.

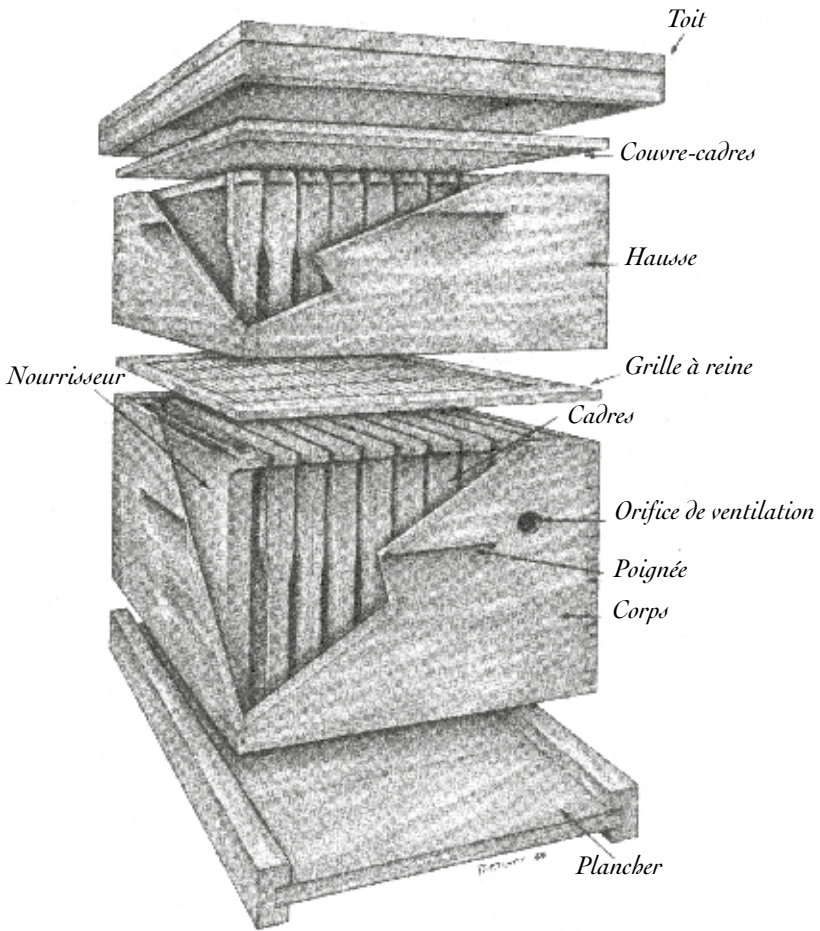
Les treize colonies installées sur ce terrain vivent, comme toutes les autres, dans deux « corps de ruches » superposés. Au dire des débutants en apiculture, l'un des aspects les plus déroutants du métier, c'est le vocabulaire que nous employons. Les « corps de ruches » sont parfois appelés « ruches divisibles » ce qui est plus déroutant encore. Il s'agit de l'unité de base de la ruche dont les dimensions standard sont 508 mm × 413 mm × 242 mm. C'est une caisse en pin clair aux coins assemblés à tenons en queue d'aronde pour une plus grande solidité. Des poignées, taillées dans la masse, sont creusées de part et d'autre. Je perce toujours un trou de la taille d'une pièce de 25 cents dans les façades, pour assurer la ventilation.

Ces corps de ruches sont aussi souvent nommés « ruches dix cadres », parce qu'il est courant de démarrer de nouvelles colonies dans des caisses en bois contenant dix minces feuilles de pure cire d'abeille. Sur ces feuilles a été imprimée, dans un atelier de gaufrage, l'empreinte de l'alvéole du rayon de miel qu'auraient bâtie les abeilles si on leur en avait laissé le soin. Sur cette base de cire que ride le motif hexagonal des alvéoles, elles construiront des cellules plus profondes en y rajoutant la cire qu'elles secrètent. Bien que l'alvéole hexagonale se rapproche de la figure du cercle, les abeilles remplissent

tout sans laisser aucun vide, exploitant ainsi au maximum l'espace intérieur, ce qui leur permet d'optimiser le volume de stockage du miel tout en économisant le travail de construction.

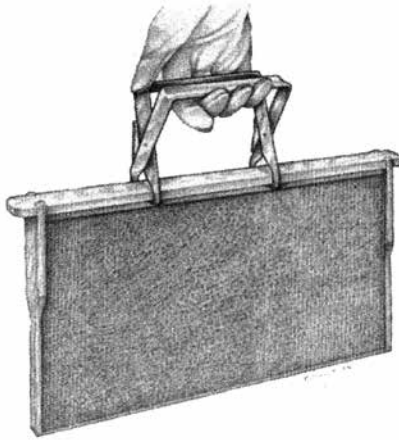
Ces fragiles feuilles de cire sont insérées dans dix cadres en bois qui eux-mêmes reposent dans les feuillures de l'avant et de l'arrière du corps de ruche. Au besoin, on peut les en extraire sans difficulté. Avant que Lorenzo Langstroth, un apiculteur du XIX^e siècle installé sur la côte est, n'invente les cadres mobiles, les ruches se présentaient sous diverses formes et on laissait les abeilles bâtir à l'intérieur des rayons permanents. Malheureusement, toute intervention de l'apiculteur nécessitait alors la destruction des rayons et le massacre systématique et cruel des abeilles.

Ce qui incita Langstroth à inventer le cadre mobile fut sa découverte de ce que l'on a nommé le *bee space* – « l'espace abeille » –, à savoir l'espace nécessaire accordant aux abeilles la possibilité de se croiser entre les cadres et les parois. Langstroth remarqua que, livrées à elles-mêmes, elles laissent toujours une distance de 6 à 9 millimètres entre les rayons de miel qu'elles bâtissent, ce qui leur permet à la fois de travailler sur les rayons et de se déplacer sans difficulté. Pour boucher les vides plus étroits, ou plus larges, elles fabriquent un rayon de cire qui les enjambe à la manière d'un pont. Tant que les interstices entre les cadres sont limités à 12 millimètres – un intervalle que les apiculteurs apprendront vite à



Les différentes parties d'une ruche : le plancher, le corps de ruche, les cadres, le nourrisseur, le couvre-cadres et le toit

juger à vue d'œil –, les abeilles ne les réunissent pas et l'apiculteur peut aisément extraire les cadres de sa ruche grâce au plus pratique des outils apicoles, un instrument métallique conçu pour les saisir : la pince à cadre.



Cadre tenu au moyen d'une pince à cadre

Lorenzo Langstroth m'intéresse. Loin d'être un simple observateur minutieux des abeilles, un homme assez intelligent pour inventer la ruche moderne, il est aussi l'auteur d'un ouvrage instructif et joliment écrit sur l'apiculture, *L'Abeille et la Ruche*, publié pour la première fois en 1853. Il importa et développa aux États-Unis la race d'abeilles qu'exploitent encore la plupart des apiculteurs, une sous-espèce italienne de l'*Apis mellifera*, l'abeille domestique. Qu'il ait pu accomplir tout cela au cours d'une vie et pourtant souffrir, de son propre